

PHILIPPA GREGORY



H É R É T I Q U E S

LE MYSTÈRE  
ISOLDE



Philippa Gregory

H É R É T I Q U E S

LE MYSTÈRE  
ISOLDE

Traduit de l'anglais  
par Alice Marchand

**GALLIMARD JEUNESSE**

Titre original : *Changeling*  
Édition originale publiée par Simon & Schuster UK Ltd  
© Philippa Gregory, 2012, pour le texte  
© Gallimard Jeunesse, 2013, pour la traduction française

## CHÂTEAU DE SANT' ANGELO, ROME, JUIN 1453

Les coups frappés à la porte le réveillèrent brusquement, comme si l'on avait tiré un coup de pistolet sous son nez. Le jeune homme chercha précipitamment son poignard sous son oreiller et, chancelant, posa ses pieds nus sur le sol de pierre glacial de sa cellule. Il avait rêvé de ses parents, de son ancienne maison ; il serra les dents, saisi de nostalgie à l'idée de tout ce qu'il avait perdu : la ferme, sa mère, sa vie d'avant.

Le martèlement reprit. Serrant son poignard dans son dos, il alla déverrouiller la porte et l'entrouvrit avec prudence. Il découvrit une silhouette encapuchonnée, flanquée de deux hommes robustes qui tenaient chacun une torche enflammée. L'un d'eux leva la sienne pour éclairer l'adolescent. Torse nu, il portait juste une culotte de toile, et ses yeux noisette brillaient sous la mèche de cheveux bruns qui lui tombait sur le front. Âgé d'environ dix-sept ans, il avait un joli visage d'enfant et un corps mince mais fortifié par un dur labeur.

– Luca Vero ?

– Oui.

– Tu vas devoir venir avec moi.

Ils le virent hésiter.

– Ne fais pas l’idiot. Nous sommes trois et tu es tout seul, et le poignard que tu caches derrière ton dos ne nous arrêtera pas.

– C’est un ordre, ajouta durement l’un des gardes. Pas une proposition. Et tu as fait serment d’obéissance.

Luca avait juré d’obéir à son monastère, pas à ces étrangers, mais il avait été renvoyé de là-bas, et maintenant, apparemment, il était forcé d’obéir aux ordres que n’importe qui lui jetait. Il retourna vers son lit, s’assit pour chausser ses bottes après avoir glissé son poignard dans un fourreau caché à l’intérieur du cuir souple, enfila une chemise en lin, puis jeta sa cape en laine élimée sur ses épaules.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il en revenant de mauvais gré vers la porte.

L’homme ne répondit pas. Il se contenta de faire volte-face et d’ouvrir la voie, pendant que les deux gardes, dans le couloir, attendaient que Luca sorte de sa cellule et le suive.

– Où m’emmenez-vous ?

Les deux gardes lui emboîtèrent le pas sans mot dire. Luca aurait voulu demander s’il était en état d’arrestation, si on le conduisait vers une exécution sommaire, mais il n’osa pas. Rien que la question lui faisait peur, et la réponse le terrifiait, admit-il en son for intérieur. Malgré l’air glacial, entre ces murs de pierre humides et froids, il transpirait d’angoisse sous sa cape.

Il savait qu’il avait de sérieux ennuis, les plus sérieux qu’il ait jamais eus de sa courte vie. Hier seulement, quatre hommes encapuchonnés l’avaient fait sortir de son

monastère et l'avaient amené ici, dans cette prison, sans un mot d'explication. Il ne savait pas où il était, ni qui le tenait captif. Il ne savait pas de quoi on allait l'accuser. Il ne savait pas quelle peine il encourait. Il ne savait pas s'il allait être battu, torturé ou même tué.

– Je tiens à voir un prêtre, je souhaite me confesser..., dit-il.

Ignorant totalement le jeune homme, ils se contentèrent de le faire avancer dans le couloir étroit, dallé de pierre. Le silence régnait entre les portes fermées des cellules qui s'alignaient de chaque côté. Minuit venait de sonner, et l'endroit était plongé dans l'ombre. Rien ne bougeait. Les gardes de Luca ne firent pas le moindre bruit en marchant dans le couloir, puis en descendant des marches de pierre, en traversant un grand hall et, enfin, en descendant un petit escalier en colimaçon. Pendant ce temps, l'obscurité se fit de plus en plus épaisse et l'air de plus en plus froid.

– J'exige de savoir où vous m'emmenez, s'obstina Luca, la voix tremblante de frayeur.

Personne ne lui répondit, mais le garde qui marchait derrière lui se rapprocha légèrement.

En bas de l'escalier, Luca distingua une petite ouverture voûtée et une grosse porte en bois. L'homme qui marchait en tête l'ouvrit avec une clé tirée de sa poche et fit signe à Luca d'entrer. Le voyant hésiter, le garde qui se trouvait dans son dos s'approcha encore pour que sa corpulence menaçante le pousse à avancer.

– J'insiste..., souffla Luca.

Une méchante bourrade le força à franchir le seuil, et

il frémit en déboulant tout au bord d'un quai étroit. Une barque tanguait sur le fleuve, loin en contrebas. La rive d'en face formait une tache sombre et indistincte. Luca s'éloigna du bord en frissonnant. Pris de vertiges, il avait soudain l'impression qu'ils étaient tout aussi disposés à le précipiter dans les rochers, en dessous, qu'à le conduire en bas de l'escalier raide pour le faire embarquer dans le bateau.

L'homme à la capuche descendit d'un pied léger les marches humides, monta à bord et dit un mot au batelier posté à l'arrière, qui retenait l'embarcation dans le courant en s'aidant d'une rame. Puis il se tourna vers le bel adolescent au visage pâle.

– Viens, ordonna-t-il.

Luca ne put faire autrement que rejoindre l'homme en bas des marches graisseuses ; il monta à son tour dans le bateau et s'assit à l'avant. Le batelier n'attendit pas les gardes, il dirigea son esquif vers le milieu du fleuve et laissa le courant les emporter le long des murailles de la ville. Luca jeta un coup d'œil dans l'eau noire. Si jamais il sautait par-dessus bord, il serait emporté vers l'aval ; peut-être arriverait-il à nager dans le sens du courant, à gagner l'autre rive et à s'échapper. Mais l'eau coulait si vite qu'il avait plus de chances de se noyer, songea-t-il, s'ils ne le pourchassaient pas dans leur bateau pour l'assommer d'un coup de rame.

– Seigneur, tenta-t-il encore, par dignité. Puis-je vous demander où nous allons, à présent ?

– Tu le sauras bien assez tôt, lui répondit l'homme d'un ton brusque.

Le fleuve coulait autour des hauts murs de la ville de



Rome qui formaient comme de larges douves. Le batelier maintint la barque près des murs, à l'abri du vent et des sentinelles postées au-dessus. Ensuite, Luca vit apparaître devant eux la silhouette d'un pont en pierre et, juste avant, une grille barrant une ouverture voûtée dans le mur. Tandis que le bateau s'y glissait doucement, la grille se souleva sans bruit, et un habile coup de rame les propulsa dans une galerie éclairée par des torches.

Avec un frisson de terreur, Luca regretta de ne pas avoir tenté sa chance dans la rivière. Une demi-douzaine d'hommes à la mine sévère l'attendaient et, pendant que le batelier accrochait l'embarcation à un anneau usé afin de rester à quai, ils tendirent les bras pour tirer Luca du bateau, puis l'entraînèrent dans un couloir étroit. Luca sentit plus qu'il ne vit d'épais murs en pierre de chaque côté, et un plancher lisse sous ses pieds. Il entendait le bruit de sa propre respiration, que la peur rendait irrégulière. Enfin, ils s'arrêtèrent devant une lourde porte, y frappèrent un coup et attendirent.

Une voix lança de l'intérieur :

– Entrez !

Un garde ouvrit et poussa Luca dans la pièce. Luca resta planté là, le cœur battant, en clignant des yeux dans la vive lumière de dizaines de bougies. Il entendit la porte se refermer doucement derrière lui.

Un homme était assis seul à une table, des papiers étalés devant lui. Il portait une robe en velours épais, d'un bleu si sombre qu'il paraissait presque noir. Le capuchon cachait entièrement son visage à Luca, qui se tenait devant la table.

Le jeune homme tâcha de réprimer sa terreur. Quoi qu'il arrive, décida-t-il, il ne supplierait pas qu'on lui laisse la vie sauve. Il trouverait en lui le courage d'affronter ce qui allait suivre, quoi que ce fût. Il n'allait pas se couvrir de honte en gémissant comme une fille. Il avait eu un père stoïque et endurant, il devait se montrer à la hauteur.

– Tu dois te demander pourquoi tu es ici, où tu es et qui je suis, commença l'homme. Je vais te dire tout ça. Mais, en premier lieu, tu vas devoir répondre à toutes les questions que je te poserai. Est-ce bien compris ?

Luca hochait la tête.

– Tu ne devras pas me mentir. Ta vie est en jeu, et tu ne peux pas deviner quelles réponses je préférerai. Veille bien à dire la vérité : tu serais vraiment idiot de mourir pour un mensonge.

Luca tenta d'acquiescer, mais s'aperçut qu'il tremblait trop.

– Tu es Luca Vero, prêtre novice du monastère de Saint-Xavier, où tu es entré à l'âge de onze ans ? Tu es orphelin depuis trois ans, car tes parents sont morts quand tu avais quatorze ans ?

– Mes parents ont disparu, rectifia Luca.

La gorge nouée, il s'éclaircit la voix.

– Ils ne sont peut-être pas morts. Ils ont été capturés par des Ottomans lors d'une attaque, mais personne ne les a vus se faire tuer. Même si on ne sait pas où ils sont aujourd'hui, il se peut tout à fait qu'ils soient en vie.

L'inquisiteur prit des notes succinctes sur une feuille

posée devant lui. Luca regarda la pointe de sa plume noire se déplacer sur la page.

– Tu l’espères, commenta brièvement l’homme. Tu espères qu’ils sont en vie et qu’ils vont revenir te chercher.

Il avait dit ça comme si l’espoir était la chose la plus folle du monde.

– Oui.

– Tu as été élevé par les frères et tu as fait le serment d’entrer dans leur saint ordre, et pourtant, tu es allé voir ton confesseur, puis l’abbé, pour leur dire que la relique conservée au monastère, un clou de la Croix sacrée, était un faux.

Il parlait d’un ton monocorde, mais l’accusation était claire. Luca savait que l’homme venait d’exposer son hérésie. Il savait aussi que le seul châtement pour l’hérésie était la mort.

– Je ne voulais pas...

– Pourquoi as-tu dit que la relique était un faux ?

Luca baissa les yeux et regarda ses bottes, le plancher de bois sombre, la lourde table, les murs blanchis à la chaux – tout sauf le visage baigné d’ombre de l’homme qui l’interrogeait d’une voix douce.

– Je supplierai l’abbé de me pardonner et je ferai pénitence, assura-t-il. Je ne voulais pas proférer d’hérésie. Dieu m’est témoin, je ne suis pas un hérétique. Je ne voulais pas mal faire.

– C’est à moi de juger de ton hérésie, et j’ai vu des hommes plus jeunes que toi, qui en avaient dit et fait moins que toi, demander grâce sur le chevalet, quand leurs articulations

se déboîtaient. J'ai entendu de meilleurs hommes que toi réclamer le bûcher, pressés de mourir pour que leur souffrance s'achève.

Luca frémit en pensant à l'Inquisition, qui pouvait ordonner qu'il subisse le même sort et faire appliquer la peine en estimant que c'était à la gloire de Dieu. Il n'osa rien dire de plus.

– Pourquoi as-tu dit que la relique était un faux ?

– Je ne suggérais pas...

– Pourquoi ?

– C'est un bout de clou de sept ou huit centimètres de long et cinquante millimètres de large, lâcha Luca à contre-cœur. On le voit, même s'il est désormais monté sur or et couvert de pierres précieuses. On voit encore sa taille.

L'inquisiteur hocha la tête.

– Et alors ?

– L'abbé de Saint-Pierre a un clou de la vraie Croix. Ainsi que l'abbé de Saint-Joseph. J'ai regardé dans la bibliothèque du monastère pour voir s'il en existait d'autres, et il y a environ quatre cents clous rien qu'en Italie, plus d'autres en France, en Espagne et en Angleterre.

L'homme attendit dans un silence implacable.

– J'ai calculé la taille probable des clous, continua désespérément Luca. J'ai calculé en combien de morceaux ils ont pu être brisés. Ça ne collait pas. Il y a beaucoup trop de reliques pour qu'elles viennent toutes d'une seule et même crucifixion. L'Évangile mentionne un clou dans chaque paume et un dans les pieds. Ça fait seulement trois clous.

Luca jeta un coup d'œil vers le visage de son interrogateur, plongé dans l'ombre.

– Ce n'est pas un blasphème de dire ça, je pense. La Bible elle-même le dit clairement. Et si on compte aussi les clous utilisés pour construire la Croix, il y en avait quatre dans l'articulation centrale pour tenir la barre horizontale. Ça fait sept clous d'origine. Seulement sept. Disons que chaque clou fait environ douze centimètres de long. Ça donne à peu près quatre-vingt-quatre centimètres de clous utilisés dans la vraie Croix. Mais il y a des milliers de reliques. Ce qui ne permet pas de dire quel clou ou quel fragment est authentique ou non. Ce n'est pas à moi d'en juger. Mais je ne peux pas m'empêcher de voir qu'il y a tout simplement trop de clous pour qu'ils viennent tous d'une seule croix.

L'homme ne disait toujours rien.

– C'est à cause des nombres, ajouta tristement Luca. J'ai l'esprit tourné comme ça. Je pense aux nombres... ça m'intéresse.

– Tu as pris l'initiative d'étudier ce problème ? Et tu t'es permis de conclure qu'il y a trop de clous dans les églises du monde entier pour qu'ils soient tous authentiques, pour qu'ils viennent tous de la sainte Croix ?

Luca, se sachant coupable, tomba à genoux.

– Je ne pensais pas à mal, chuchota-t-il à la silhouette assise dans l'ombre. J'ai juste commencé à me poser des questions, et ensuite j'ai fait les calculs, et ensuite l'abbé a trouvé le papier sur lequel je les avais rédigés et...

Il s'interrompit. L'homme se mit à lire la liste :

– L'abbé, fort justement, t'a accusé d'hérésie et de

recherches interdites, de citations erronées de la Bible pour servir tes objectifs personnels, de lectures sans surveillance, d'indépendance d'esprit, d'étude non autorisée, au mauvais moment, de livres interdits...

Il regarda Luca.

– L'indépendance d'esprit. C'est le pire de tout, n'est-ce pas ? Tu es entré dans un ordre qui a des croyances bien établies, et ensuite, tu t'es mis à penser par toi-même.

Luca hocha la tête.

– Je suis désolé.

– La prêtrise n'a pas besoin d'hommes qui pensent par eux-mêmes.

– Je sais, l'approuva Luca tout bas.

– Tu as prêté serment d'obédience. Tu as donc juré de ne pas penser par toi-même.

Luca baissa la tête en attendant la sentence.

La flamme des bougies vacilla lorsqu'une porte s'ouvrit, quelque part, et qu'un courant d'air froid traversa les salles.

– Tu as toujours réfléchi comme ça ? En termes de nombres ?

Luca acquiesça.

– Tu as des amis au monastère ? Tu en as discuté avec quelqu'un ?

Il secoua la tête.

– Je n'ai pas parlé de ça.

L'homme consulta ses notes.

– Tu as un compagnon dénommé Freize ?

Luca sourit pour la première fois.

– C'est juste le marmiton du monastère. Il s'est pris

d'amitié pour moi dès mon arrivée, alors que j'avais seulement onze ans. Il n'en avait lui-même que douze ou treize. Il a décidé que j'étais trop maigre, que je ne tiendrais pas l'hiver. Il n'arrêtait pas de m'apporter des rations supplémentaires. C'est juste le gâte-sauce, en vérité.

– Tu n'as pas de frères et sœurs ?

– Je suis seul au monde.

– Tes parents te manquent ?

– Oui.

– Tu te sens isolé ?

La façon dont il avait posé cette question évoquait une énième accusation.

– Je suppose. Je me sens très seul, si c'est la même chose.

L'homme, songeur, posa le duvet noir de sa plume contre ses lèvres.

– Tes parents...

Il revint à la première question de l'interrogatoire.

– Ils étaient assez âgés quand tu es né ?

– Oui, confirma Luca, surpris. Oui.

– Ça a fait jaser, à l'époque, d'après ce que j'ai compris. Qu'un couple aussi âgé donne soudain naissance à un fils, un fils si beau par-dessus le marché, qui est devenu un garçon d'une intelligence si exceptionnelle...

– C'est un petit village, déclara Luca, sur la défensive. Les gens n'ont rien d'autre à faire que cancaner.

– Mais il est clair que tu es beau garçon. Et que tu es intelligent. Pourtant, ils ne se sont pas vantés, ne t'ont pas mis en avant. Ils t'ont gardé discrètement à la maison.

– Nous étions proches, répondit Luca. Nous étions une

petite famille unie. Nous n'embêtions personne, nous vivions tranquillement, tous les trois.

– Alors pourquoi t'ont-ils donné à l'Église ? Était-ce parce qu'ils pensaient que tu y serais plus à l'abri ? Que tu avais un don particulier ? Que tu avais besoin de protection ?

Toujours à genoux, Luca se mit à s'agiter, gêné.

– Je ne sais pas. J'étais encore un enfant : je n'avais que onze ans. Je ne sais pas ce qu'ils ont pensé.

L'inquisiteur attendit.

– Ils voulaient que je reçoive une éducation de prêtre, ajouta finalement Luca. Mon père...

Il s'interrompit en pensant à son cher papa, à ses cheveux gris et à sa poigne vigoureuse, à sa tendresse pour son jeune fils si excentrique et amusant.

– Mon père était très fier que j'aie appris à lire, que je me sois renseigné tout seul sur les nombres. Il ne savait ni lire ni écrire. Pour lui, c'était un talent extraordinaire. Ensuite, quand des Gitans sont passés dans notre village, j'ai appris leur langue.

L'homme en prit note.

– Tu parles plusieurs langues ?

– Les gens ont remarqué que j'avais appris à parler roumain en un jour. Mon père pensait que j'avais reçu un don, un don de Dieu.

Il tenta de se justifier :

– Ce n'est pas si rare que ça. Freize, le marmiton, est doué avec les animaux, il peut tout faire avec les chevaux, il peut monter n'importe lequel. Mon père pensait que j'avais un don de ce genre-là, mais pour les études. Il voulait que



je devienne autre chose qu'un paysan. Il voulait que je fasse mieux.

L'inquisiteur se radossa contre sa chaise comme s'il était las de l'écouter, comme s'il en avait entendu plus qu'assez.

– Tu peux te lever.

Il regarda la feuille où il avait pris quelques notes à l'encre noire.

– Maintenant, je vais répondre aux questions qui doivent te trotter dans la tête. Je suis le commandeur spirituel d'un ordre fondé par le Saint-Père, le pape en personne, et je réponds de notre travail devant lui. Tu n'as pas besoin de connaître mon nom ni celui de l'Ordre. Nous avons été chargés par le pape Nicolas V d'explorer les mystères, les hérésies et les péchés, de les expliquer quand c'est possible, et d'en triompher quand nous le pouvons. Nous sommes en train d'établir une carte des peurs du monde, en voyageant depuis Rome jusqu'aux confins de la chrétienté pour découvrir ce que les gens disent, ce qu'ils craignent, ce qu'ils combattent. Nous avons besoin de savoir où le diable sévit, sur terre. Le Saint-Père sait que la fin des temps approche.

– La fin des temps ?

– Le moment où le Christ revient juger les vivants, les morts et les morts-vivants. Les Ottomans ont pris Constantinople, le cœur de l'Empire byzantin, le centre de l'Église en Orient. Tu as dû en entendre parler ?

Luca fit le signe de la croix. La conquête de la capitale orientale de l'Église par une invincible armée d'hérétiques et d'infidèles était une chose terrible, un désastre inimaginable. Il n'aurait rien pu arriver de pire.

– Ensuite, les forces des ténèbres vont marcher sur Rome, et si Rome tombe, ce sera la fin des temps – la fin du monde. Notre mission est de défendre la chrétienté, de défendre Rome – dans ce monde comme dans le monde invisible de l’au-delà.

– Le monde invisible ?

– Il est tout autour de nous, déclara l’homme d’un ton neutre. Je le vois, peut-être aussi nettement que tu vois les nombres. Et chaque année, chaque jour, il se rapproche un peu plus. Les gens viennent me voir avec des histoires de bains de sang, de chiens capables de détecter la peste à l’odorat, de sorcellerie, de lumières dans le ciel, d’eau changée en vin. La fin des temps approche et il y a des centaines de manifestations du bien et du mal, de miracles et d’hérésies. Un jeune homme comme toi pourrait peut-être me dire lesquels sont vrais et lesquels sont faux, lesquels sont l’œuvre de Dieu et lesquels sont celle du diable.

Il se leva de son grand fauteuil en bois et poussa une nouvelle feuille de papier sur la table, vers Luca.

– Tu vois ça ?

Luca regarda les inscriptions sur la feuille. C’était des signes hérétiques, la façon de compter des Maures. Luca avait appris tout jeune qu’on écrivait « un » en faisant un trait : *I*, « deux » en faisant deux traits : *II*, etc. Mais ça, c’était d’étranges formes arrondies. Il les avait déjà vues avant, mais les marchands de son village et l’intendant du monastère, farouchement attachés à l’ancienne méthode, s’obstinaient à refuser de les utiliser.

– Ce *I* veut dire « un » ; ce *2*, « deux » ; ce *3*, « trois », dit

l'homme en désignant les signes avec le bout duveteux de sa plume. Si tu mets le 1 ici, dans cette colonne, ça veut dire «un», mais si tu le mets là, avec un signe nul à côté, ça veut dire «dix». Et si tu le mets là, avec deux signes nuls à côté, ça veut dire «cent».

Luca inspira vivement.

– La position du nombre indique sa valeur ?

– Exactement.

Avec sa plume noire, l'homme désigna le signe nul, semblable à un O étiré, qui remplissait les colonnes. La manche de sa robe glissa sur son bras tendu, découvrant sa peau blanche, et Luca en oublia de regarder le 0. Tatouées à l'intérieur du bras, si bien qu'elles semblaient presque gravées sur la peau, il distingua la tête et la queue sinueuse d'un dragon roulé en boule dessiné à l'encre rouge.

– Ce n'est pas juste un signe nul, ce n'est pas juste un O, c'est ce qu'ils appellent un «zéro». Regarde où il est placé : ça veut dire quelque chose. Et s'il avait une signification en lui-même ?

– Est-ce qu'il représente un espace ? demanda Luca en étudiant de nouveau la feuille. Est-ce qu'il représente le rien ?

– C'est un nombre comme un autre, lui expliqua l'homme. Ils ont constitué un nombre avec le rien. Alors ils peuvent calculer jusqu'à rien, et même au-delà.

– Au-delà ? Au-delà du rien ?

L'homme désigna un autre nombre : – 10.

– Ça, c'est au-delà du rien. C'est dix points au-delà du rien. Une façon de quantifier l'absence, précisa-t-il.

Luca, le cerveau en ébullition, tendit la main vers la feuille, mais l'homme la tira tranquillement vers lui et posa sa grande main dessus pour la soustraire à Luca, comme s'il devait d'abord la mériter. Sa manche retomba sur son poignet, dissimulant son tatouage.

– Tu sais comment ils en sont arrivés à inventer ce signe, le nombre zéro ? questionna-t-il.

Luca secoua la tête.

– Qui l'a inventé ?

– Les Arabes, les Maures, les Ottomans, appelle-les comme tu veux. Les Sarrasins, les musulmans, les infidèles ; nos ennemis, nos nouveaux conquérants. Sais-tu comment ils ont eu l'idée de ce signe ?

– Non.

– C'est la forme de la trace laissée dans le sable par un boulier quand on l'enlève. C'est le symbole du rien, il ressemble au rien. C'est ce qu'il symbolise. Voilà leur façon de penser. C'est ça que nous devons apprendre d'eux.

– Je ne comprends pas. Qu'est-ce que nous devons apprendre ?

– À regarder, à regarder et à regarder. C'est ce qu'ils font, eux. Ils regardent tout, ils réfléchissent à tout, c'est pour ça qu'ils ont pu observer dans le ciel des étoiles que nous n'avons jamais vues. C'est pour ça qu'ils font des médicaments avec des plantes que nous n'avons jamais remarquées.

Il tira davantage sa capuche pour que son visage soit totalement dans l'ombre.

– C'est pour ça qu'ils vont nous vaincre, à moins qu'on n'apprenne à voir comme eux, à réfléchir comme eux, à

**On  
lit  
plus  
fort  
.com**

Le blog officiel  
des romans  
Gallimard Jeunesse  
Sur le web, le lieu  
incontournable  
des passionnés  
de lecture.

ACTUS

AVANT-PREMIÈRES

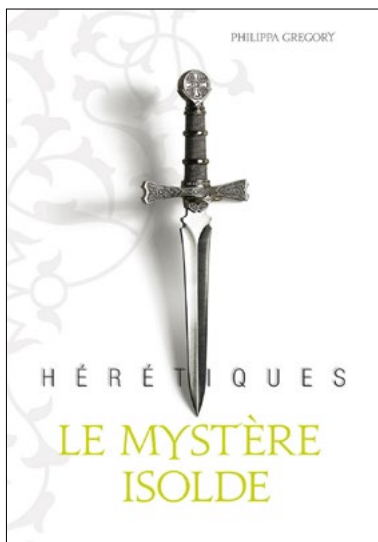
LIVRES À GAGNER

BANDES-ANNONCES

EXTRAITS

CONSEILS DE LECTURE

INTERVIEWS D'AUTEURS



Philippa Gregory  
*Hérétiques 1*  
*Le mystère Isolde*

Maquette : Dominique Guillaumin

Cette édition électronique du livre *Hérétiques 1 –  
Le mystère Isolde* de Philippa Gregory été réalisée le 2 novembre 2013  
par Dominique Guillaumin (In Folio)  
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en octobre 2013  
par CPI Firmin Didot  
(ISBN : 978-2-07-065435-2 – Numéro d'édition : 253546).  
Code sodis : N55967 – ISBN : 978-2-07-503077-9  
Numéro d'édition : 253548

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse.